

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 36  
  
**Artikel:** Stérile attente : (suite et fin)  
**Autor:** Molles, R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215812>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

« avec les bras, un essai qui effraya sans doute l'animal puisque, celui-ci, au lieu de s'arrêter comme il allait le faire, ayant ralenti sa course, s'enfuit plus rapidement; essai, d'ailleurs, qui à part les suites fort désagréables qu'il eut pour Schuler, fut rendu plus effrayant encore par la venue de « sa pauvre vieille belle-mère laquelle passait par « hasard dans la rue et dut être témoin de ce malheur. Dieu ait son âme ! Elle est morte il y a « environ trois ans, en sa 66<sup>e</sup> année, doucement, « dans la ferme espérance d'une vie éternelle, car « elle était une bonne chrétienne, au cœur loyal « mais aussi sans fortune ayant été complètement « ruinée par l'incendie de 1849. Mais, ainsi va la « vie humaine ! Cet horrible malheur doit nous « servir à tous d'avertissement et nous enseigner « à vivre en pensant à la mort. Devant ce dénouement terrible, engageons-nous à délaisser dès aujourd'hui, et pour toujours, la *bouteille* si pleine « de conséquences malheureuses et imprévues. »

Le matin, en arrivant au journal, je trouve le rédacteur en chef, le numéro à la main, arpantant comme un fauve en cage, la salle de rédaction. Oh ! c'était un spectacle manquant absolument de drôlerie ! Il renversait les chaises, donnait du pied à son chien, brandissait son journal avec des gestes de désespoir et des cris de peaux-rouges... Enfin, un peu calmé, il m'entreprit. Cela encore manquait totalement de drôlerie. Comment avais-je pu laisser passer une semblable folie ? Il était donc impossible de me laisser seul une heure à la rédaction sans me voir accueillir toutes les insanités imaginables ? Le fait-divers entier de Tardiveau ne formait qu'une suite de phrases insensées incompréhensibles. De ma part, un tel acte était une anerie, une vulgaire anerie. Et faire desserrer les formes pour y introduire un tel morceau, non cela passait réellement les bornes, etc., etc., etc.

Moi, je pensais en silence : « Voilà donc ce qu'on s'attire par une bienveillance exagérée ! Si tu étais demeuré froid et insensible, si au lieu de l'émouvoir à la vue du visage bouleversé de Tardiveau, tu avais conservé ton calme, si tu avais simplement renvoyé le dit Tardiveau en lui annonçant que, les formes serrées, tu ne pouvais accepter sa copie, si... si... si... »

Et quelle est la récompense de cet excès d'aménité ? Mon renvoi immédiat illustré d'une série de noms d'animaux choisis parmi ceux qui, généralement, ne passent pas pour les êtres les plus spirituels de la création.

Maintenant, je veux — tout en sirotant mon café — lire encore une fois, attentivement, ce détestable fait-divers et voir si le rédacteur en chef est dans le vrai. Si c'est le cas, malheur à toi, Anatole Tardiveau.

Je viens de relire la chronique et dois avouer que la chose ne m'a pas paru très claire. Lisons encore une fois, très lentement.

Après une seconde lecture, l'histoire ne me paraît pas plus claire, au contraire, je suis de plus en plus désorienté.

J'ai relu cinq fois l'article, mais avec la meilleure volonté du monde je n'y pus trouver ni sens ni raison. Toute l'histoire ne supporte aucune sérieuse analyse. Est-il dit quelque chose de ce qu'est devenu Willy Schuler. Et d'abord qui est ce Schuler ? Dans quelle rue demeure-t-il. Il quitte sa maison à 6 heures, soit ; mais est-il arrivé en ville ou est-ce dans le trajet qu'un malheur est survenu ? Est-ce lui que ce terrible accident a frappé ? Lorsqu'on lit cet amas d'événements on croit apprendre quelque chose à ce sujet, mais bast ! rien, rien du tout !

La fracture de jambe de M. Schuler, vieille de quinze ans, constitue-t-elle peut-être le terrible accident, qui faisait gémir, hier soir, Tardiveau et l'amenait au milieu de la nuit à la rédaction des *Nouvelles sensationnelles*, comme s'il eût apporté un récit intéressant l'univers entier ? Ou bien ce terrible accident a-t-il frappé sa belle-mère et est-ce la perte de sa fortune dont il est question ? ou peut-être de sa mort survenue il y a trois ans ? Et pourquoi cet imbécile de Schuler crie-t-il et ges-

ticule-t-il derrière ce cheval emballé, puisque celui-ci voulait s'arrêter de lui-même ? Et comment pouvait-il arrêter un cheval galopant devant lui ? Qu'est-ce qui doit nous servir d'avertissement dans cette aventure insensée ? Où y a-t-il une leçon dans cet incompréhensible mic-mac ? Enfin que signifie cette « bouteille pleine de conséquence » ? Il n'est pas même sous-entendu que Schuler fût adonné à la boisson, ou bien est-ce sa belle mère ? ou bien le cheval ? A qui donc, pour l'amour de Dieu, cette mystérieuse bouteille a-t-elle affaire ?

Je crois, moi, qu'il eût été préférable pour tous que Tardiveau méprisât davantage la dite bouteille, peut-être ne fût-il pas devenu l'auteur d'un fait-divers insensé. J'ai lu et relu ce détestable article (les cheveux m'en dressent encore sur la tête) et je n'en ai rien, mais rien pu tirer. On a l'impression que *quelque part* à une époque *quelconque* un accident aussi *quelconque* est survenu à une personne non moins *quelconque*, mais où ? mais quand ? mais quoi ? mais à qui ?... néant

A l'avenir, si l'occasion se représente, il sera bon, j'imagine, de demander au sieur Tardiveau, quand celui-ci apportera de la copie, quelques explications complémentaires... Ou, mieux encore, envoyer au diable tous les Tardiveau-possibles, eux, leurs amis, leurs parents et leurs connaissances.

En attendant je suis balancé.

(Imité de l'anglais de Marc Twain.)

**Progrès.** — Une jeune demoiselle prend un cours d'équitation. Elle demande à son professeur :

— Eh ! bien, monsieur le professeur, ai-je fait quel-que progrès ?

— Certainement. Vous tombez déjà avec beaucoup plus de grâce qu'avant.

**Il court encore.** — Un voyageur ayant une visite à rendre dans un hôtel laisse son parapluie au portemanteau avec l'inscription suivante, bien en vue :

« Ce parapluie appartient à un homme qui peut « donner un coup de poing de la force de 250 livres. « Reviendrai dans dix minutes. »

La visite faite, il revient chercher son pépin, mais il trouve en place une autre carte ainsi libellée :

« Cette carte a été laissée par un homme qui peut « courir quarante kilomètres à l'heure. Reviendrai « pas ! »

## MŒURS D'AUTREFOIS

Le morceau que voici est extrait du Bulletin n° 8 de l'Association du Vieux Moudon. Il trouve un regain d'intérêt dans les mesures prises en Suisse ces dernières années contre les hôtes indésirables. Au seizième siècle, n'était pas admis qui voulait. On traitait son monde sur le volet.

**M**EMOIRE que aujourd'hui jeudi septième jour de may lan de nostre seigneur corrant mille cinq cent et quarante cinq est venuz yci en conseil par devant messeigneurs le chastellain<sup>1</sup>, du conseil et dizanyers<sup>2</sup> de Moudon noble Glaude Derlens<sup>3</sup> donzel de Viveys proposant estre vray que luy des plaisant<sup>4</sup> dung chien barbet le quel il avoit perdu vint en la croix blanche<sup>5</sup> en laquelle se tient discret Anthoine Doutruyt et la trouva noble Guillaume Espaz<sup>6</sup> auquel il dit : vous avez ung borgeoys de ceste ville le quel est larre<sup>7</sup> car il ma derobe ung chien barbet ; laquelle parole il nentendoyt dire ne proferir contre la ville ne les borgeoys dycelle, sinon contre celluy

<sup>1</sup> Le châtelain est ordinairement un bourgeois de Moudon ; il préside le Conseil et la Cour de Justice. Il est le remplaçant du bailli. A cette date c'est Jacques Creaturaz, notaire.

<sup>2</sup> Les dizanyers, au nombre de 6, nommés par le Conseil, pour une année, représentent la population en face du Conseil inamovible.

<sup>3</sup> Sans doute Claude d'Illens, co-seigneur de St-Martin de Vaud (Fribourg), fils d'Hugonin d'Illens de Vevey. (Mss. Dumont).

<sup>4</sup> Regrettant.

<sup>5</sup> La « Croix blanche », qui appartenait alors à Ant. Dutruit, était à la rue de Grenade ; ce fut plus tard le « Grand Cerf » puis l'« Hôtel Victoria » ; aujourd'hui c'est une maison particulière.

<sup>6</sup> Un des dizanyers, qui sans doute avait rapporté le propos au Conseil.

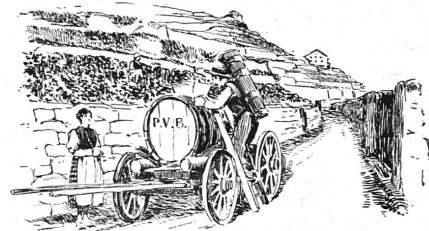
<sup>7</sup> Voleur.

qui avoit et qui gardoit son chien barbet ; toutes-foys il entendoit<sup>8</sup> que messeigneurs du conseil et dizanyers le prenoyent en aigre et a groz desplaisir pour quoy a crie mercy ausdicts seigneurs de conseil et dizanyers, disant que il nen[ten] doit dire la dicte parolle aux deshonneur des dicts borgeoys et qui ne vouldroyt en aucune maniere dire ne parler contre la ville ne les dicts borgeoys et qui ne scavoit en eulx sinon qui estoient gens de bien<sup>9</sup>, pour quoi leur a prie et humblement requis qui leur plaise luy pardonner la dicte parolle pour ceste foys. Et avoir vehuz et cogneuz<sup>10</sup> que le dict noble Glaude Derlens venoyt de bonne sorte et en humilité, pour lamour de Dieu et pour lamour de ses parens et amys les dicts seigneurs du conseil et dizanyers luy ont pardonne et pardonment pour ceste foys, reservant tousjours les droys de nous tres redoubles seigneurs [de Beerne]. »

Voilà un texte que je copie dans le Registre du Conseil, coté E, f° X recto. Je le reproduis exactement en n'ajoutant que quelques signes de ponctuation indispensables, qui manquent absolument. J'ai conservé l'orthographe : on voit que le *l* ne se prononçait pas ; le greffier écrit indifféremment *qu'il* et *qui* ; *oi* ou *oy* se prononçait *ai* (par exemple on voit souvent écrit St-Elay pour St-Eloi).

L'intérêt de ce petit récit déjà relevé par M. Joly dans l'*Eveil*, il y a une vingtaine d'années est de nous faire pénétrer un peu dans l'âme de nos ancêtres : la ville n'est pas peuplée d'habitants venus au hasard de n'importe où. La bourgeoisie forme un corps, dans lequel on entre en prêtant serment, et où l'on se tient étroitement uni, du moins en face de l'étranger. Le sentiment de la solidarité est si étroit que la simple allusion à la possibilité qu'il y ait un voleur parmi les bourgeois, est considéré comme une injure grave, une atteinte portée à l'honneur du corps tout entier.

Charles Gilliard.



## STÉRILE ATTENTE

(Suite et fin.)

Passant outre aux récriminations de ma tante, mon oncle, satisfait à l'idée de pouvoir enfin conter son histoire favorite à quelqu'un qu'elle intriguait, poursuivait :

« Si je sais ?... Jean-Paul fut un de mes camarades d'école. Un beau gars qui promettait et dont notre bande était fière. Plus d'un — et j'en étais — envoyait son heureux destin : Le père de Jean-Paul était alors propriétaire du plus vaste domaine du village. Mais son fils nourrissait, déjà, d'autres idées. La ville exerçait sur son imagination juvénile et ardente une dangereuse fascination et, comme il s'y rendait fréquemment et n'en voyait que les aspects charmants et délectables sans jamais en soupçonner les pièges — pareil à ceux que le théâtre grise et séduit de la salle où tout apparaît féérique et merveilleux, où tout est pourtant si décevant de l'autre côté des jardins magnifiques et des villas princières dont les fleurs artificielles ou le riche mobilier flamboient aux feux menteurs de la rampe — Jean-Paul ne se rassasiait pas de tant d'enchantements. Ce n'est point qu'il eût la moindre intention de s'y installer et de désertier le foyer ancestral : trop de bien-être l'y attendait. Mais déjà il dédaignait les belles du village et se plaisait malignement à répondre aux avances tacites les plus tentantes par une sourire ironique et blessant. Plus

<sup>8</sup> Apprenait.

<sup>9</sup> Il ne connaissait personne qui ne fût homme de bien.

<sup>10</sup> Ayant vu.

d'une avaient essayé néanmoins de l'arracher à l'influence malsaine de la ville. Le jeu leur plaisait pour la résistance qu'elles y rencontraient, et, ce faisant elles ne s'y prenaient pas moins habilement que les plus coquettes et enjôleuses fillettes de la ville — vaincues par tant d'indifférence elles finissaient toutes par renoncer à obtenir les grâces de ce cœur volage et déjà sous l'emprise de sensations inédites et absorbantes : La ville tentaculaire opérait et développait silencieusement son travail de pieuvre destructive.

« Il y prit femme... et alors... alors tout fut fini. Oh ! ce ne fut point l'effondrement immédiat, spontané issu d'une situation fausse et instable. Non, ce mariage fit beaucoup de jaloux parmi ceux qui croyaient à tant de bonheur apparent. Mais un beau jour quel ne fut pas l'étonnement des braves villageois en apprenant que la cage était vide et que l'oiselet s'était envolé vers la ville natale et de là vers des contrées moins monotones.

« Cependant le mutisme de Jean-Paul mit bien vite un terme à ce scandale. Mais on le voyait dépérir étrangement. Après une longue période d'abattement, vieilli et harassé il se remit au travail avec acharnement. Plus jamais il ne se rendit à la ville prochaine.

« Vous savez que Jean-Paul est gravement malade, me dit un soir, le médecin et confidentiellement, il ajouta, tout bas : cette créature l'a tué et je crains qu'il n'en devienne fou.

« Jamais médecin ne pronostiqua si juste. Une année après j'allais rendre visite à Jean-Paul qui ne me reconnut pas. »

\*\*\*

Et tandis que mon oncle se taisait, l'image de Jean-Paul, le fou du village, assis sur le banc de la croisée où, quotidiennement, il poursuivait son éternelle et stérile attente illumine ma mémoire. Et comme mon oncle ajoutait pour conclure : « Mille petits bonheurs rôdent autour de nous, point n'est besoin de les chercher ailleurs », j'entendis distinctement la voix chevrotante de ce petit vieux de Jean-Paul, murmurant : « Elle m'a dit comme cela : Tu comprends, le Bonheur n'est pas là où nous sommes, il est ailleurs... bien loin peut-être... »

R. Molles.



## DANS LE TRAIN

Mais à Soyhières, quand il fallut s'enfoncer dans cette diligence postale basse, froide, suintant l'humidité, ce fut au tour de Simon Godelu d'attraper le « cafard ». Le triste vallon de Morellet, étranglé entre ses rocs boisés et ses ravins arides, à la végétation maigre et flétrie, acheva de plonger notre homme dans de tristes pensées : « Ah ! c'est dans cette petite Sibérie qu'on a exilé mon fils ! je comprends alors qu'il y attrape les « bleus » ; on a beau s'appeler Godelu, on n'est pas insensible pour autant, aux charmes de la nature pas plus qu'à ses défauts. Pauvre Prosper, on te fait payer cher tes galons ! »

La nuit tombait quand la poste arrivait à Roggenbourg. Le village, accroupi au fond du vallon, avait un aspect morne ; ses maisons dispersées étaient à moitié plongées dans le brouillard, des lumières pâles vacillaient derrière des vitres couvertes de buée ; quelques sentinelles erraient, comme des spectres, dans ces lieux désolés, séparés de la terre allemande par une rivière large comme un ruisseau : La Cueilie. La troupe avait regagné ses cantonnements pour le service intérieur et la soupe.

Godelu avisa un lieutenant qui passait :

— Pardon, monsieur le lieutenant, pouvez-vous me dire si vous connaissez le caporal Godelu et où il se trouve ?

— Le caporal Godelu est au clou, adressez-vous, pour renseignements, au sergent Mahu, de garde au cantonnement, à la maison d'école.

— Merci, mon lieutenant, mais le caporal Godelu est mon fils, et je voudrais bien savoir pour quel motif on l'a fourré au bloc, ça m'étonne diablement.

— Le sergent Mahu vous renseignera, bonsoir.

Et le lieutenant pirouetta et partit du pied gauche, laissant Godelu interdit et fort mécontent.

« Nom de bleu ! murmura-t-il dans sa barbe, faut pas qu'on se fiche de moi ! Espèce de freluquet de lieutenant, tu ne sais pas que j'ai été soldat longtemps avant toi et que mes ancêtres ont été au Sonderbund ! On va voir ça ! »

Et le landstourmien, machant sa chique avec colère, s'en fut, au pas redoublé, au cantonnement.

— Le sergent Mahu, s'il vous plaît ?

— A vos ordres !

— Ah ! c'est vous ?

— Moi-même.

— Dans ce cas, voulez-vous me dire où se trouve le caporal Godelu, s'il vous plaît ?

Le sous-officier se mit à sourire et répondit :

— On est allé le sortir à l'instant de la salle de police, et il ne va pas tarder à sortir, après la soupe.

— Bon, bon ; mais qu'a-t-il fait pour aller à la salle de police, lui, un bon soldat, pourtant ?

— Ah ! vous le connaissez ?

— Si je le connais ! je suis son père.

— Vraiment ! Dans ce cas je vais le prévenir immédiatement. Car votre fils est mon ami, et je suis tout heureux de lui annoncer votre visite, quel plaisir ça va lui faire, car il y a des jours où il s'ennuie terriblement.

— Merci, sergent, vous êtes bien gentil ; mais qu'a donc fait Prosper pour qu'on l'ait mis au clou ?

— Oh ! peu de chose ; il s'est simplement permis de discuter un ordre de son lieutenant, un faiseur d'embarras, qui voulait que ses hommes tirent à plat ventre dans une flaque d'eau.

— Ah ! c'est pour ça ! alors, on verra ; j'irai voir le capitaine, et s'il faut le major ; il ne faut pourtant pas prendre les hommes pour des esclaves, ni pour des bêtes !

— Monsieur Godelu, veuillez patienter deux minutes, je vais prévenir Prosper.

— Entendu, entendu, je vous attends, sergent, merci.

Au bout d'un instant, le caporal Godelu était dans les bras de son père qui l'embrassa avec effusion.

Et comme les soldats étaient déconçus et libres jusqu'à la retraite, le père et le fils Godelu allèrent partager un verre dans une pinte, où le sergent Mahu les rejoindrait bientôt.

Dans le cabaret mal éclairé, une vingtaine de soldats étaient attablés, buvant le vin chaud, les uns « tapant le carton », d'autres chantant des airs du pays ou pestant contre le « drill » et le « pas cadencé ».

D'une manière générale, on s'y montrait fort agri contre les officiers subalternes, commis de bureau ou petits fonctionnaires, galonnés, et pour cela, fiers comme des Artaban.

Simon Godelu, qui avait conservé le souvenir de cet excellent esprit suisse qui régnait dans l'armée au temps où il était brancardier de l'ambulance 9, en fut péniblement impressionné.

— De mon temps, dit-il à son fils et au sergent Mahu qui l'avait rejoint, on faisait moins d'« esbrouffe » que maintenant, mais je crois qu'on en aimait que mieux son pays et qu'on l'aurait tout aussi bien défendu qu'aujourd'hui. Les officiers tenaient leur rang, tant qu'on voudra, mais ils ne se croyaient pas, pour cela, des phénix, et ne traitaient pas leurs hommes comme des serfs ; il faudra nécessairement que cela change.

— Nous en sommes au système allemand, remarqua le sergent Mahu ; toutes nos organisations sont calquées sur celles d'Outre-Rhin ; notre armée même est contaminée par l'esprit germanique, et notre caractère national disparaît petit à petit, ou plutôt à grands pas, sous l'influence néfaste du militarisme prussien.

— Oui, ajouta le caporal Godelu, il se fait dans notre armée une transformation profonde et déplorable ; il n'y a plus de cohésion morale entre les chefs et leurs hommes ; la morgue insolente des officiers allemands a déteint sur les nôtres, importée par quelques favoris de l'état-major, revenus d'Allemagne, où on les a envoyés pendant un an suivre les exercices des troupes du kaiser.

— Prenez patience, mes amis, reprit le père Godelu ; ça ne durera pas ; le bon sens populaire réagira vigoureusement contre cet état d'esprit, une fois la démobilisation faite. Le peuple suisse n'est pas mûr pour le pas de parade, nos ancêtres l'ignoraient, et ce sont eux pourtant qui ont fait la Suisse.

— Enfin, reprit le sergent Mahu, il n'y a pas à dire, il existe, dans les rangs du soldat, une contrainte pénible, une sorte de dégoût, qui ne vient pas du service même, mais des officiers qui le commandent ; l'officier, du moins en général, car il y a de louables exceptions, n'a pas la troupe dans sa main, il l'a sous sa cravache, et c'est là qu'est le mal.

(A suivre.)

SOLANDIEU.



## Association des Vaudoises

### Réunion d'automne.

La réunion d'automne de l'Association des Vaudoises aura lieu à Vevey, le dimanche 26 septembre.

**Royal Biograph.** — La célèbre artiste Nazimova reparait à l'écran dans « La Batarde ». « Le Sacrifice » est un très bon drame du Far-West interprété par l'extraordinaire femme cow-boys Texas Guinan. Enfin, le fou-rire sera déchainé par « Fatty joue Douglas ».

**A la Muse.** — La « Muse » est incontestablement notre meilleure société théâtrale. Elle a célébré samedi et dimanche derniers son 30<sup>e</sup> anniversaire. Ce fut une fête charmante, toute d'entrain et de cordialité.

Samedi, à l'occasion de cet anniversaire, la « Muse » nous a donné, au Grand Théâtre, une œuvre qui lui a permis de mettre tout son monde en scène. Le seul titre de cette pièce donne le frisson : « Le Mystère de la chambre jaune ». Elle est tirée d'un roman de G. Leroux. Encore qu'il y ait des réserves à faire quant à la logique de l'action et à la vraisemblance de certaines scènes, on peut dire que chaque acte aiguise un peu plus la curiosité et l'angoisse du spectateur. Il veut percer le mystère qui l'obsède.

L'interprétation était de tout point parfaite ; on eût dit une troupe de professionnels et des meilleurs. La mise en scène et la régie étaient affaire du président de la « Muse », M. A. Huguenin, un maître en pareille matière.

La « Muse » nous redonnera demain soir, dimanche, « Le Mystère de la chambre jaune ». Ce sera une salle comble.

## Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39  
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

Du Vendredi 3 au Jeudi 9 Septembre 1920

Dimanche 5 Septembre : 2 MATINÉES à 2 h. 30 (r à 4 h. 30)

Programme extraordinaire et de gala

**NAZIMOVA**

L'étrange et troublante artiste russe dans

## LA BATARDE

Splendide drame mondain et réaliste en 5 parties.

## FATTY joue DOUGLASS

Un tout récent succès de fou-rire.

## LE SACRIFICE

Captivant drame du Far-West, avec

**Texas GUINAN.**

Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29  
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

**Vermouth NOBLÉSSE**  
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

G. 462 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.